

VIVONS LE CIEL !

Homélie du 1^{er} novembre 2015 – Toussaint

P. Yannick FERRARO

Toussaint, c'est la fête de tous les saints du Ciel. Vous le saviez ! Mais savez-vous ce que vous dites en disant : *les saints du Ciel*. Les saints, on voit à peu près ce que c'est. Il n'est pas difficile de s'en faire une idée, même si les imiter est une autre paire de manches... Mais savons-nous ce que nous disons quand nous rajoutons « les saints *du Ciel* », c'est à dire les saints qui sont là-bas... quelque part au-dessus... enfin non, plutôt au-delà... Il n'est pas si facile de se représenter du Ciel. Et, par ricochet, il n'est pas facile de désirer ce qu'on a du mal à se représenter...

Un jour, deux braves chrétiennes discutaient devant l'épicier. L'une se plaignaient d'être épuisée par tout ce qu'elle avait à faire, et finit par lancer dans un soupir : « *Ah ! Vivement le Ciel !* » Et l'autre de répondre : « *Ah ! Je t'en prie, ne parle pas de malheur !* »

Symptomatique de notre rapport au Ciel, n'est-ce pas ! À la fois un attrait spirituel, une espérance toute évangélique : *Vivement le Ciel !* Et à la fois une appréhension viscérale de ce qui nous y attend : *Le plus tard possible !* Tout simplement, parce que nous ne savons pas très bien ce qu'est le Ciel.

Parce que nous vivons dans un espace et un temps, nous pensons spatial et temporel, et donc (très humainement), nous imaginons le Ciel comme un immense et merveilleux parc ensoleillé où nous déambulerions, jeunes et joyeux, vêtus d'une longue tunique de lin blanc, en chantant des *alléluia*...

Mais au Ciel l'espace et le temps sont abolis, le monde tel que nous le concevons est dépassé. La seule chose qui subsiste, c'est notre être hors du temps et hors de l'espace. Le Ciel est donc un « état nouveau », une « nouvelle manière d'être », qui, pour le moment, nous échappe encore.

Saint Jean le dit dans son épître (2^{ème} lecture) : « *Dès maintenant nous sommes enfants de Dieu. Mais ce que nous sommes n'a pas encore été manifesté.* » Autrement dit : la véritable manière d'ÊTRE enfant de Dieu nous échappe encore.

Et l'Évangile des Béatitudes en témoigne aussi : « Sont heureux, au présent, *ceux qui pleurent, les doux, les affamés et assoiffés de justice, etc...* Mais ce qui leur est promis est au futur : *ils seront consolés, ils recevront la terre en héritage, ils seront rassasiés, etc...* Autrement dit : le véritable ETAT de béatitude nous échappe encore.

Alors que sera-t-il cet ÊTRE d'enfant de Dieu ? Quel sera-t-il cet ETAT de béatitude au Ciel ?

Pierre Teilhard de Chardin¹ (jésuite français mort en 1955, philosophe, théologien et paléontologue) s'est posé la question de savoir qu'est-ce qui, en lui, pourrait être véritablement éternel, quel serait ce trésor que Dieu attendrait de récolter en lui. J'ai essayé de simplifier ici sa pensée parce qu'il dit est très beau, mais un poil difficile.

Ce trésor subsisterait-il à travers mes œuvres, se demande-t-il ? A travers l'influence que j'aurais exercé durant mon passage sur terre ? Une parole que j'aurais dite ? Une lumière que j'aurais rayonnée ? Une bonne œuvre que j'aurais accomplie ?

Mais tout cela n'est qu'une fraction de mon énergie. Qu'est-ce que cela comparé au foyer de pensée et d'affection qui constitue mon âme ? Que sont ces quelques manifestations de charité comparées à la source de charité que constitue mon cœur ?

¹ Pierre Teilhard de Chardin, *Comment je crois*, Œuvres, t. X, 1969, p. 136

Voilà, dit Teilhard de Chardin, mon vrai trésor, la part immortelle de mon être : c'est la capacité de mon cœur, de mon âme, de mon être... à aimer. Voilà ce qui ne peut échapper au Ciel, où convergent toutes les richesses sublimées de l'univers.

Que c'est profond ! *La capacité de mon cœur à aimer (à se dilater, s'élargir, pour aimer), voilà la part de mon être qui ne peut échapper au Ciel, où convergent toutes les richesses sublimées de l'univers.*

Une anecdote de la vie de Mère Teresa peut nous aider à le comprendre encore mieux. Mère Teresa s'était rendue au chevet d'une de ses sœurs mourante, sœur Savita (appelons-là ainsi). Cette sœur était en train de mourir alors qu'elle était encore jeune, et qu'elle venait tout juste de terminer un diplôme durement acquis qui lui aurait permis d'enseigner, d'éduquer et d'aider sa Congrégation de mille manières... Et elle criait son incompréhension à Mère Teresa. Et Mère Teresa lui dit : « Ce que Dieu veut ce n'est pas sœur Savita diplômée ; ce que Dieu veut, c'est sœur Savita tout court ».

Ce que Dieu veut, ce n'est pas nos belles réalisations (même s'il elles nous sanctifient d'une manière ou d'une autre). Ce que Dieu veut, c'est le cœur dilaté par l'amour capable du plus grand des dons : le don de sa vie.

Au Ciel, la richesse matérielle n'aura aucune valeur... La connaissance de tous les mystères ne sera plus d'aucune utilité... Même la foi et l'espérance passeront, puisque nous posséderont la claire vision... (1Co 13)

Mais l'amour dont nous avons témoigné (dans les petites comme dans les grandes choses), lui, demeurera. Il sera notre unique bagage et notre unique valeur au moment de franchir le seuil du Ciel. Parce que le Ciel, c'est la vie en Dieu et que Dieu EST l'amour, l'amour ne peut échapper au Ciel !

Alors, quand en ce jour de Toussaint nous parlons des saints DU CIEL, nous ne parlons pas d'un joyeux attroupement dans un parc ensoleillé, nous parlons d'êtres qui n'ont plus rien, sinon leur potentiel d'amour, exercé au maximum de leur possibilité sur cette terre et désormais intégré à la circulation d'amour au sein de la Trinité. Alors nous savons ce qu'il reste à faire, non seulement pour les rejoindre un jour, mais pour hâter le Ciel ici et maintenant. Vivement le Ciel ? Oui, mais en attendant, et sans tarder, vivons le Ciel ! AMEN.